

l'accusation du P. Valois. Il lui reproche : « de porter lui-même à la foi un bien plus grand préjudice, en ce que, ne se contentant pas de ce que l'Église nous oblige de croire de ce mystère, il nous voudrait faire passer pour de nouveaux articles de foi ce qui n'a été défini dans aucun concile, et ce qui ne peut se prouver ni par l'Écriture ni par la tradition (1). » Il dit encore : « C'est donner un grand avantage aux hérétiques qui prennent occasion de faire croire qu'il y a un grand nombre de catholiques qui sont calvinistes dans le cœur, quoiqu'ils ne l'osent pas dire (2). » En effet, comme déjà nous l'avons dit, Bayle, Poiret, Wittichius, un grand nombre de ministres protestants, et surtout Jurieu, prennent acte de cette prétendue démonstration pour accuser de mauvaise foi Arnauld et les théologiens cartésiens qui écrivent en faveur de la transsubstantiation.

Les jésuites ne manèrent pas d'une façon moins dangereuse et moins perfide, l'accusation de jansénisme, à laquelle ils réussirent à donner plus de créance, et par laquelle ils accablèrent ceux qu'ils n'auraient pu perdre avec la seule accusation de cartésianisme. Ils les associèrent toujours l'une avec l'autre pour abattre plus sûrement et pour humilier l'Oratoire. Voici le début solennel des *Athei detecti* du P. Hardouin : « Afin de tout mettre en œuvre contre la foi et de la détruire, s'il était possible, l'enfer a imaginé de donner pour auxiliaire à la théologie nouvelle, c'est-à-dire au jansénisme, la philosophie nouvelle complice de tous ses desseins. »

La Haye, 1731.) *Éclaircissement sur le livre de M. Delaville*, par M. Bernier. — *Défense de l'auteur de la Recherche de la vérité contre l'accusation du sieur Delaville*. Rotterdam, 1684, à la suite de la deuxième édition *De la nature et de la grâce*. — Réponse de M... à un de ses amis touchant un livre qui a pour titre : *Sentiments*, etc. (dans le recueil, publié par Bayle, de pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes).

(1) *Apologie pour les catholiques*, t. II, chap. v.

(2) Lettre 415, t. II, des *Œuvres complètes*, p. 245.

(3) *Esprit de M. Arnauld*, t. II, p. 132. (2 vol. in-12, Deventer, 1684.)

La haine des jésuites contre la philosophie de Descartes s'étend plus ou moins sur les grands philosophes, sur les grands théologiens, et même sur les Pères de l'Église, qui se rattachent à la tradition idéaliste, et dont les cartésiens invoquaient l'autorité. Ils font remonter leurs attaques jusqu'à Platon, et ils n'épargnent pas saint Augustin lui-même. Dans tous leurs parallèles d'Aristote de Platon, c'est Platon qui est sacrifié à Aristote. Le P. Hardouin traite Platon d'athée, ou tout au moins de polythée (1). Le P. Baltus croit devoir écrire un livre pour purger du crime de platonisme tous les pères de l'Église et saint Augustin lui-même. D'autres jésuites, au lieu de chercher à justifier saint Augustin, se prévalent au contraire de ses doctrines platoniciennes pour discuter et ébranler, avec une certaine hardiesse, son antique autorité dans l'Église. Voici comment en parle la Compagnie dans le manifeste philosophique qu'elle impose au P. André : « Véritablement on est obligé d'avouer qu'il a inséré dans ses ouvrages un peu trop de platonisme qu'il avait étudié avant sa conversion. » Dans la réfutation de Malebranche, composée par ordre de la Compagnie, le P. Dutertre est encore moins révérencieux. Sur la question de la nature de la vérité, il reproche à saint Augustin de se sentir du pur platonisme, et de la théurgie de Porphyre, touchant les moyens de rendre l'âme capable de la connaître. Cependant, après avoir de la sorte réprimandé saint Augustin, le P. Dutertre veut bien admettre en sa faveur quelques circonstances atténuantes, par considération des temps dans lesquels il vivait, où, dit-il, les noms de sagesse et de philosophie étaient si fort à la mode. La mauvaise humeur du P. Hardouin contre saint Augustin est encore moins réservée dans les articles des *Athei detecti* consacrés à Jansénius et à Ambrosius Victor. Volontiers s'en débarrasserait-il en le déclarant tout entier apocryphe ou, tout au moins, le *De libero arbitrio*. Il n'ose pousser jusque-là l'audace de son

(1) Voir le *Platon expliqué* dans les *Opera varia*.

érudition si étrangement paradoxale et sceptique. Mais par la façon dont il révoque en doute l'authenticité de toute l'antiquité profane, il ébranle indirectement celle de saint Augustin et de tous les Pères qui ne sont pas en harmonie avec la philosophie et la théologie des jésuites, et qui auraient mérité, eux aussi, une place dans ses *Athei detecti*, pour avoir fait de Dieu l'être des êtres, l'ordre, la raison, la vérité suprême.

Quelle plus étrange imagination que d'attribuer les principaux ouvrages profanes, ou même ecclésiastiques, de l'antiquité et des premiers siècles de l'Église, à une société de faussaires, d'impies et d'athées du treizième siècle qui les auraient fabriqués pour autoriser la doctrine, que Dieu est la vérité, c'est-à-dire, n'est pas une substance, et pour entraîner le monde dans l'athéisme ! Quelle singulière érudition, vainement employée au service de cette thèse qui réduit au néant tous les auteurs sacrés et profanes de l'antiquité ! Il suffit de dire que le P. Hardouin prétend prouver que l'*Énéide* est l'œuvre, non pas de Virgile, mais d'un moine du treizième siècle, pour donner une idée de la bizarrerie et de l'audace de ses paradoxes.

Cependant, au travers de toutes ces bizarreries, le P. Hardouin avait un but sérieux. Il pensait, sans doute, venir en aide aux tendances aux doctrines de sa Compagnie, et en finir hardiment, et d'un seul coup, avec tous les témoignages des docteurs de l'Église, sans cesse allégués par les adversaires de ses doctrines philosophiques et théologiques. C'était un remède héroïque ; malheureusement il pouvait être tourné contre les Écritures elles-mêmes et contre les fondements de la foi. Les jésuites s'en alarmèrent ; ils désavouèrent le P. Hardouin et le forcèrent à se rétracter, non pas au sujet des *Athées découverts*, mais au sujet de ses paradoxes historiques (1). Tel est le lien entre le système du P. Hardouin et la polémique que soutenaient les jé-

(1) *Bibliothèque choisie* de Leclerc. Amsterdam, 1709, 18^e vol. En 1709, il fut obligé de souscrire à la déclaration que fit la Société contre ses Œuvres choisies imprimées à Amsterdam. Mais on voit, par la date de

suites contre les partisans de saint Augustin, de Descartes et de Malebranche.

Soyons justes cependant à l'égard des Jésuites, et, tout en signalant leurs tendances empiriques et sceptiques, ne leur refusons pas l'éloge d'avoir été les défenseurs du libre arbitre, dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grâce, et de n'avoir cessé de soutenir la réalité et l'efficacité des causes secondes contre les causes occasionnelles, ou contre le principe que Dieu seul agit en nous.

D'ailleurs, tous les membres de la Compagnie n'imitent pas les emportements et les violences du P. Dutertre ou du P. Hardouin ; quelques-uns même osent dire un peu de bien de la philosophie de Descartes, mais de sa physique, plutôt que de sa métaphysique. Assurément le ton des Pères Rapin, Tournemine, Regnault, Buffier, n'est pas celui des Dutertre, des Guimond, des Valois, des Hardouin. Ils rendent hommage au génie de Descartes et de Malebranche, tout en demeurant fidèles à l'esprit de leur Ordre. Le P. Rapin loue Descartes comme un des génies les plus extraordinaires qui aient paru dans ces derniers temps : « Sa physique est une des plus subtiles et des plus accomplies des physiques modernes, remplie d'idées curieuses et de belles imaginations, et, quand on y pense bien, on y trouve un corps de doctrines plus réglé que dans Galilée et les Anglais. » Mais il le loue pour sa physique et non pour sa métaphysique. D'ailleurs, au ton généralement léger et sceptique du P. Rapin, à la préférence donnée à Aristote sur Platon, dans le parallèle qu'il a institué entre ces deux philosophes (1), on reconnaît bien en lui un philosophe de la Société des jésuites.

Dans ses *Conjectures sur l'union de l'âme et du corps*, le P. Tournemine ne parle de Malebranche qu'avec estime et respect, au lieu de le traiter de visionnaire et de fou, comme

quelques-unes des pièces dont se composent les Œuvres diverses publiées après sa mort, qu'il n'avait pas renoncé à son système.

(1) *Comparaison de Platon et d'Aristote, les sentiments des Pères sur leurs doctrines*. Paris, 1671, in-12.

la plupart de ses confrères, quoiqu'il le blâme de prétendre nous faire voir les corps en Dieu, et Dieu lui-même intuitivement par la raison. « Quelque respect que j'aie, dit-il, pour l'excellent philosophe qui a donné cours à cette opinion, il me pardonnera si je ne puis croire que, dès cette vie, nous voyions Dieu intuitivement et les corps en Dieu. » L'esprit de parti reparait, par un autre côté, dans le P. Tournemine, quand il s'en prend à Arnauld d'avoir contribué au succès de cette doctrine, pour l'avoir, dit-il, combattue plutôt par des injures que par des raisons. S'il y a des injures dans la polémique d'Arnauld, il y a aussi des raisons, et assurément aucun jésuite n'a fait une plus forte réfutation de la vision en Dieu. Remarquons ici que Malebranche, pendant le fort de sa polémique contre Arnauld, leur plus grand ennemi, et alors qu'il se posait comme l'adversaire du jansénisme, rencontra quelques sympathies chez les jésuites.

Si le P. Tournemine ne peut se résoudre à croire que nous voyons Dieu en lui-même, il admet que nous le voyons en nous. La première idée qu'a l'âme est, dit-il, celle de sa substance, laquelle renferme celle de Dieu, comme l'idée de l'effet celle de la cause, d'où il suit que l'idée de l'âme et de Dieu, perfection suprême, est l'objet de la première connaissance de l'âme, inséparable de l'âme elle-même. Les cartésiens, dit-il, ont eu raison d'appeler cette idée innée, quoiqu'ils prouvent assez mal qu'elle le soit (2). Ainsi le P. Tournemine commence-t-il à faire brèche au grand principe, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par le sens.

Parmi les jésuites qui ont le mieux parlé de Descartes, il faut citer le P. Regnault, auteur d'une physique en dialogues et d'un autre ouvrage sur *l'Origine ancienne de la physique nouvelle*, où il cherche à montrer toutes les semences de la physique de Descartes éparses dans la physique ancienne, non pas, comme quelques autres, pour déprécier

(1) Mémoires de Trévoux, mai et juin 1713.

ses découvertes, mais pour lui rallier les partisans d'Aristote et de l'antiquité. « Mais Descartes lie, enchaîne, perfectionne, établit sur les lois de la nature et rapporte à des principes de physique ce qui se trouve imparfait, épars et sans preuves chez les anciens. Qu'il ait tiré ou non de leurs ouvrages les diverses parties de son monde, les réunir, les disposer, les ranger, les assortir, faire de ces matériaux épars et brutes un édifice selon les règles, où les règles soient du moins gardées selon quelque vraisemblance, d'une masse de matière homogène et, sur trois ou quatre lois du mouvement, construire un monde en idée dont la construction successive et détaillée, offre à l'esprit et à l'imagination non-seulement les phénomènes que nous voyons, mais les causes et les ressorts dont l'action invisible donne ce spectacle à l'univers, c'est un trait qui marque beaucoup de pénétration, une grande étendue d'esprit, une imagination belle et hardie, en un mot un génie. » Voilà sans doute un bel éloge de Descartes, mais de Descartes comme physicien, et non comme métaphysicien.

A la différence du P. Regnault, le P. Buffier, célèbre par son *Traité des vérités premières*, s'est plus occupé de la science de l'esprit que de celle de la nature. Le titre seul de son ouvrage suffit à indiquer que le P. Buffier, comme le P. Tournemine, sera quelque peu infidèle au fameux *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. On y trouve non-seulement un sentiment d'équité et de bienveillance à l'égard de Descartes, mais aussi quelques emprunts à sa philosophie. Dès les premières pages, le P. Buffier loue Descartes d'être l'auteur d'une manière de philosopher méthodique, dont l'usage s'est établi à son occasion, ou à son exemple, et à laquelle on est encore plus redevable que ne le pensent quelques-uns de ses partisans, puisque sa méthode sert quelquefois à le combattre lui-même. Il le loue encore d'avoir marqué, mieux que personne avant lui, la différence des deux substances de l'âme et du corps. Nous voilà sans doute bien loin de Daniel, de Dutertre, de Guimond, de tous ceux de l'Ordre

qui avaient tourné en ridicule, ou accusé de paralogisme, la démonstration cartésienne de la spiritualité de l'âme, nous voilà bien loin surtout du langage des persécuteurs du P. André. En reconnaissant l'existence de vérités premières qui ne nous viennent pas par les sens, et qui constituent le sens commun de l'humanité, le P. Buffier, quoiqu'il en ait assez mal déterminé la nature, les caractères, le nombre et l'origine, se rapproche plus encore de la philosophie de Descartes, et fait manifestement des emprunts à la doctrine des idées innées.

Néanmoins la philosophie du P. Buffier relève de Locke, plus encore que de Descartes. S'il a des éloges pour le *Discours de la Méthode*, il en a de plus grands pour l'*Essai sur l'Entendement humain*. Chez lui, la tendresse pour Locke a succédé à la tendresse de ses prédécesseurs pour Gassendi. Ni Voltaire, l'introducteur de Locke en France, ni Condillac, le principal interprète de sa doctrine, n'ont jamais prodigué de plus grands éloges au philosophe anglais. « La métaphysique de M. Locke, dit Buffier dans le *Traité des Vérités premières*, a fait revenir une grande partie de l'Europe de systèmes, dont le fondement particulier est qu'on ne voit pas clair dans les principes communs, tandis qu'on voit encore moins clair dans ceux qu'on y prétend substituer. » Il dit encore, dans ses *Remarques sur divers traités de métaphysique* : « Il est le premier de ce temps-ci qui ait entrepris de démêler les opérations de l'esprit humain immédiatement d'après la nature, sans se laisser conduire à des opinions appuyées plutôt sur des systèmes que sur des réalités, en quoi sa philosophie semble être par rapport à celle de Descartes et de Malebranche ce qu'est l'histoire par rapport aux romans. » Histoire et roman, telle est aussi, selon Voltaire, la différence entre la philosophie de Descartes et celle de Locke.

Comme Locke, le P. Buffier laisse de côté les grands problèmes ontologiques agités par le cartésianisme pour s'en tenir à une observation un peu superficielle de l'esprit humain ; comme Locke, il soutient que l'âme ne pense pas

toujours et qu'elle n'a pas la pensée pour essence. Plus manifestement encore se montre-t-il un disciple du philosophe anglais lorsqu'il confond l'idée de l'infini avec un nombre auquel on peut toujours ajouter, c'est-à-dire, avec l'idée de l'indéfini, et lorsqu'il rejette l'innéité de l'idée de Dieu, la preuve de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini, pour n'admettre comme légitime que celle qui se tire de la considération de l'ordre du monde. On trouve, d'ailleurs, quelques traces d'empirisme jusque dans la morale du P. Buffier : « Le bon ou la bonté, dit-il, n'est autre chose que ce qui nous rend heureux ou ce qui y contribue (1). » Il place ensuite ce qui fait louer généralement et si naturellement la vertu, « dans l'idée de bonheur, que nous y trouvons comme attachée et qui nous la rend désirable (2). »

Ainsi, malgré des emprunts à Descartes, malgré l'estime qu'il fait de son génie et de sa méthode, on reconnaît en lui l'héritier de ceux qui ont pris le parti d'Aristote, de saint Thomas et de Gassendi, contre Platon, saint Augustin et Descartes. D'ailleurs, quoique devenus plus tolérants et moins injustes à l'égard de la philosophie de Descartes, vers le milieu du dix-huitième siècle, les jésuites n'avaient nullement abandonné leurs anciennes doctrines philosophiques. Ils attaquaient, dans leur *Journal de Trévoux*, la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet, et ils louaient avec enthousiasme l'*Essai sur l'origine de nos connaissances* de Condillac : « Voilà, s'écrie le rédacteur du journal, un ouvrage de métaphysique et de la métaphysique la plus sublime (3). »

N'oublions pas cependant qu'un des leurs, le P. Guénard, en 1755, dans un discours sur l'esprit philosophique qui remporta le prix de l'Académie française, a loué admirablement Descartes. On connaît ces pages, d'une rare éloquence, où le P. Guénard représente Descartes secouant le joug du

(1) *Traité des vérités premières*, liv. II, chap. xv.

(2) *Dissertation sur l'origine et la nature du droit et de l'équité*. (Cours de sciences, in-fol. Paris, 1732.)

(3) *Journal de Trévoux*, mai, 1747.

prince de l'École, et enseignant aux hommes que, pour être philosophe, il ne suffit pas de croire, mais qu'il faut penser, où il le loue de ne consulter que les idées claires et distinctes, au lieu des morts et des dieux de l'École, et d'avoir osé, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, frayer des routes nouvelles à la raison captive. A la même époque, le P. Porée et le P. du Baudory, successeur du P. Porée dans la chaire de rhétorique du collège de Louis-le-Grand, célébraient en latin, dans d'ingénieux et élégants discours, le génie de Descartes (1). Mais il faut voir dans ces éloges la libre expression d'une admiration individuelle pour le génie de Descartes, plutôt qu'une conversion tardive de la Compagnie à l'idéalisme. En présence des débordements de la philosophie sensualiste, à la veille de leur expulsion, les plus éclairés s'avisèrent enfin, quoique un peu tard, qu'ils avaient eu tort de donner si chaudement les mains à Gassendi et à Locke contre Descartes et que, dans l'intérêt de la foi, il valait mieux, comme l'avaient pensé Arnauld et Bossuet, avoir affaire à la philosophie cartésienne qu'à celle de Locke et de Condillac.

L'incompatibilité avec la foi, tel avait été le plus grand argument des jésuites contre la philosophie de Descartes. Mais avec quelle force ne pourrait-on pas retourner le même argument contre cette philosophie empirique et sceptique qu'ils n'ont cessé de caresser et de défendre, en opposition à Descartes? Qu'est-ce à dire? Faut-il donc croire que tout un grand ordre religieux, s'est attaché à ces principes, en s'avouant leur incompatibilité avec la foi et leurs vraies conséquences? Assurément les jésuites sont à l'abri

(1) Dans un discours, *de credulitate in doctrinis*, le P. Porée disait : Quis ingenii sagacitate acrior quam ille recentioris philosophiæ parens, Cartesius qui tam diu tritos sapientium vestigiis calles, deserere ausus, ipse dux, magister et architectus nova edidit mundi elementa. (Recueil des discours du P. Porée). Le P. Baudory, dans un discours, *de novis systematum inventoribus*, s'écrie : Unde calor ille repentinus qui tota passim in Europa non ita pridem exarsit, et illas præsertim disciplinas quæ in rerum naturalium disquisitione versantur, suis afflavit ignibus? Surrexit nimirum magnus ille vorticum fabricator, etc.

d'un semblable soupçon (1). Leur sincérité ne saurait être suspecte, quand ils déclarent croire, comme chrétiens, ce qu'ils ne nient pas, mais ce qu'ils ébranlent ou affaiblissent comme philosophes. Soyons d'ailleurs indulgents pour les systèmes philosophiques soutenus par les théologiens, afin qu'eux-mêmes ils évitent la faute des jésuites du dix-septième siècle et ne se hâtent pas de condamner les nôtres. Que celui qui parmi eux n'a jamais été accusé d'erreur, que celui qui n'a jamais émis un principe dont nul raisonneur subtil ne puisse tirer quelque conséquence suspecte, que celui-là jette le premier la pierre aux philosophes.

Mais, pour achever l'histoire de cette polémique, nous avons encore à parler de Huet, l'un des plus célèbres et des plus dangereux adversaires de la philosophie de Descartes.

(1) Les jésuites d'aujourd'hui, peut-être par antipathie contre les doctrines de Lamennais, semblent beaucoup moins hostiles à Descartes; nous pouvons citer en témoignage, les *Doctrines philosophiques* du P. Rozaven, les *Prælectiones theologicae* de Perrone, t. II, p. 1295, édit. Migne. Dans l'introduction de son *compendium*, Perrone dit que la méthode de Descartes bien comprise n'a rien de condamnable.